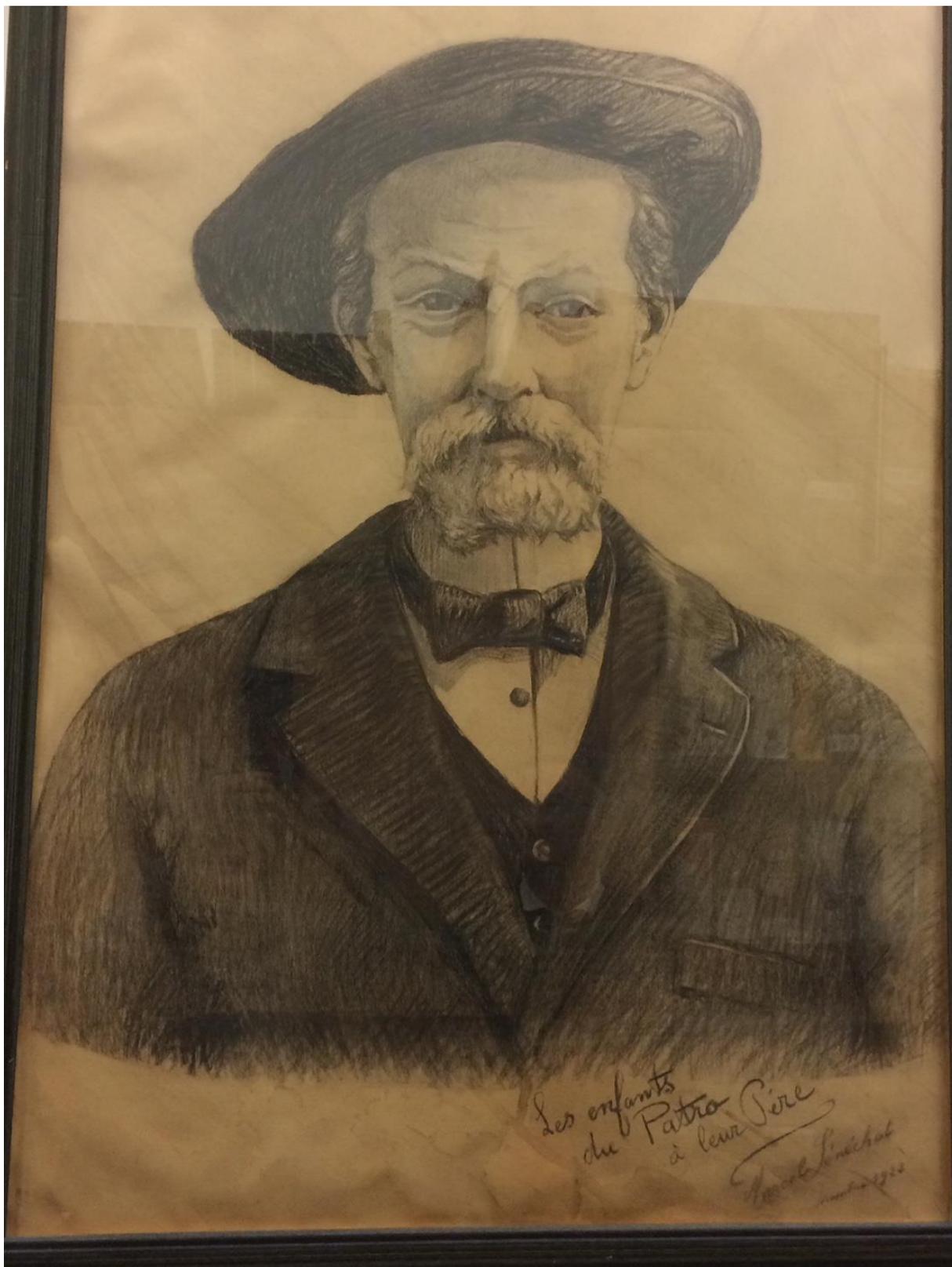


Libelle

A Son Excellence Monseigneur Michel Aupetit
Archevêque de Paris

Pour demander l'ouverture
du procès diocésain en vue
de la béatification et de la canonisation
du Serviteur de Dieu Paulin Enfert
(1853-1922)



« Je demande l'enterrement des pauvres, et ni fleurs ni couronnes.

Les prières de mes enfants ».

(Testament de Paulin Enfert en date du 28 juin 1900).

Excellence,

Je soussigné, abbé Arnault Ménetrier, prêtre du diocèse de Paris, nommé postulateur par Monsieur René Locqueneux, mandataire et président de l'Association des Amis de Paulin Enfert, reconnue le 21 janvier 2010 comme association privée de fidèles du diocèse de Paris, nomination que vous avez bien voulu confirmer par lettre du 23 janvier 2018,

vous demande de bien vouloir introduire la cause de Paulin Enfert (1853-1922), selon ce que prévoit la constitution dogmatique *Divinus perfectionis magister* du 25 janvier 1983, et de l'Instruction *Sanctorum Mater* du 17 mai 2007.

I. Une renommée de sainteté jamais démentie jusqu'à nos jours

« Je vous présenterai à mon ami Enfert, un homme tout à fait exceptionnel, un homme surnaturel. Sans fortune, sans appui, il a opéré en quelques années de véritables miracles, il a conquis tout un quartier par son exemple et ses œuvres charitables. »
L'Abbé Fonssagrives à Henry Lardennois, 1891.

Dans le XIIIème arrondissement, le nom de Paulin Enfert est perpétué par une rue ouverte en 1931 entre le boulevard Masséna et l'avenue Léon-Bollée, à l'emplacement du bastion n° 88 de l'enceinte de Thiers (petit rappel des jeux des enfants du patronage sous les fortifications !). Une rue Paulin Enfert existe également à Gien (Loiret) depuis 1938.

Paulin Enfert, né à Nevers le 5 juillet 1853 et mort à Gien le 1er septembre 1922, est un militant et fondateur d'œuvres catholiques. D'abord soucieux de catéchiser les jeunes défavorisés du quartier de la Maison-Blanche du 13ème arrondissement de Paris, ce laïc est à l'origine de la création dans l'arrondissement de deux patronages (Saint-Joseph de la Maison Blanche et les Malmaisons dans le quartier Italie) et de plusieurs œuvres de charité dont la plus connue est l'Œuvre de la Mie de Pain. A l'origine soupe populaire, devenue foyer d'accueil et d'hébergement 18 rue Charles Fourier, cette œuvre associative témoigne encore aujourd'hui de la fécondité spirituelle de son fondateur.

En novembre 1969, le Foyer de jeunes travailleurs Paulin Enfert est inauguré 52 rue Bobillot par Monsieur Paulo, adjoint au maire du XIIIème arrondissement. Dans son discours, cet ancien confrère du patronage Saint-Joseph s'exprime ainsi : *« Gamin du quartier et homme de génie, grand chrétien, un Saint était parmi nous, le Père Enfert »*.

Un ancien de la Mie de Pain, Léon Sénéchal, décédé en 2014 dans sa 106ème année, donc dernier témoin de l'aventure, avait pour sa part déjà demandé le 7 novembre 1994 au Conseil d'administration qu'une messe soit célébrée tous les ans à la date anniversaire du décès de Paulin Enfert et que sa tombe soit fleurie ! La visite annuelle des responsables au cimetière de Gentilly et l'entretien de sa tombe témoignent aussi de la fidélité des héritiers de son œuvre.

Le dimanche 16 décembre 2007, l'œuvre de la Mie de Pain fête ses 120 ans. Pendant la journée anniversaire, après la visite des responsables à la tombe de Paulin Enfert au cimetière de Gentilly, les manifestations festives (goûter avec les hébergés, films et animations) se déroulent en présence des autorités de la République, de Martin Hirsch, Haut-commissaire du Gouvernement, de l'ancien ministre Jacques Toubon, président de la Cité de l'immigration. Une couverture médiatique remarquable accompagne cette journée : reportages et interviews sur Europe 1, Judaïque FM, Aligre FM, articles dans La Croix, le Monde, annonce sur France 2, diffusion d'un spot sur Europe 1, chanson de l'auteur Jean-Jacques Debut...

Quelques semaines plus tard, le Festival de la charité organisé par le diocèse de Paris se tient au sein des paroisses pour *« vivre la charité comme une fête, échanger et partager avec des personnes différentes, donner leur juste place aux pauvres »*. Dans ce cadre, la paroisse Sainte-

Anne de la Butte-aux-Cailles présente pendant une semaine l'exposition « **Paulin Enfert, un apôtre de la charité dans le XIIIème arrondissement** ». Les recherches entreprises à l'occasion de ces manifestations font découvrir les richesses documentaires inexploitées de l'œuvre centenaire.

Le 23 février 2013, une salle Paulin Enfert est inaugurée dans les locaux de la paroisse Saint-Hippolyte, avenue de Choisy, à l'initiative des Pères Renaud de la Soujeole et Christophe Alizard.

Le 9 novembre 2016, la paroisse Sainte-Anne de la Butte aux Cailles accueille plus de 40 personnes invitées au lancement du « **Groupe Paulin Enfert** » par le Père Henri de l'Eprevier curé de la paroisse. L'objectif de ce groupe est de rassembler les chrétiens engagés à la Mie de Pain, bénévoles ou salariés, pour un accompagnement spirituel associant temps de prière et réflexion sur leur engagement auprès des plus pauvres. Quelques témoignages de grâces obtenues par l'intercession de Paulin Enfert ont été recueillis à cette occasion.

Dès son décès en 1922, les « mentions de réputation de sainteté » abondent :

- par les journalistes qui repartent du patronage avec la certitude d'avoir rencontré un véritable saint. « *Bon samaritain, belle âme, fils de saint Vincent de Paul ... Le don de lui-même qu'il faisait à ses œuvres, à son Dieu, était si total, si absolu, qu'on avait presque un sentiment de gêne à se sentir chrétiennement si inférieur à lui.* » Cités par Bernard Timbal Duclaux de Martin.
- par le président de la commission des patronages de la Société de Saint Vincent de Paul : « *Tout est imprégné du souvenir de cet homme de bien...les œuvres du Bon Dieu...* » (1924),
- par son premier biographe, l'abbé Brongniart : « *Un grand serviteur de Dieu, un passeur du Bon Dieu, un grand chrétien dont l'inépuisable charité puisait sa source dans un viril amour de Notre Seigneur Jésus Christ* ». Rapport pour la visite pastorale de Sainte-Anne, 1925.
- par le Père jésuite Pierre Lhande : « *Un missionnaire, l'apôtre du quartier* ». Le Christ dans la banlieue. Vol. 3. La Croix sur les Fortifs, 1929.
- par le chanoine René Ponthieu, alors directeur du patronage Saint-Joseph : « *Je me souviens encore que je roulais dans ma petite tête d'enfant de chœur, des réflexions que je ne parvenais pas à m'expliquer : cet homme, qui se faisait petit enfant devant le Seigneur, avait acheté le terrain sur lequel s'élève l'église Sainte-Anne, avait construit une salle de théâtre de 600 places, avait procuré une cour de 4 000 m² où les enfants du quartier pouvaient s'ébattre à l'abri des dangers de la rue, et offert chaque soir de l'hiver la nourriture à des milliers de malheureux. Il me semblait avoir sous les yeux, un fait comme ceux qui sont racontés dans la Légende dorée ou dans les Fioretti de Saint François.* »
- Cinquante ans plus tard, en 1987, dans son homélie pour le 100ème anniversaire du patronage Saint-Joseph, le même chanoine Ponthieu parle encore « *d'une foi à transporter les montagnes, une charité immense sensible à toute pauvreté, une humilité qui touche le cœur de Dieu* ».

Le 17 septembre 1984, le conseil d'administration de la Mie de Pain avait décidé de porter cette réputation devant la Congrégation de la cause des saints. Le vice-président Henri Delègue avait été mandaté pour effectuer cette démarche auprès de l'archevêché de Paris, mais cette initiative resta sans suite.

« La vie et l'œuvre de Paulin Enfert sont des modèles de foi, de charité et de dévouement, sans compter, aux plus démunis. L'Eglise catholique a possédé en lui un serviteur d'une fidélité qui ne s'est jamais démentie. L'Association des Amis de Paulin Enfert se propose comme objet essentiel, en soutien des œuvres déployées au sein de la Mie de Pain, de promouvoir l'héroïcité des vertus de cet apôtre de la charité, afin d'édifier les générations futures par son exemple, source d'inspiration féconde ». Préambule des statuts de l'Association des Amis de Paulin Enfert, 2010.

En 2010, à l'instigation de René Locqueneux, ancien président de la Mie de Pain (1995-2003), et de Jean Laffon, président en exercice, autour du Père François Lainé curé de Sainte-Anne, une association est créée, ayant pour objet social de promouvoir et donner en exemple la vie et l'œuvre de Paulin Enfert, afin de favoriser la mise en œuvre concrète des valeurs dont il a été l'apôtre, notamment dans les œuvres caritatives de bienfaisance et d'assistance dont il a suscité la création, directement ou indirectement. A cet effet, elle entreprendra notamment les démarches nécessaires à l'ouverture d'une enquête en vue de l'instruction de la cause de canonisation de Paulin Enfert ». Déclaration à la Préfecture de police de Paris, le 12 février 2010- N°1752. Journal officiel du 27 février 2010, page 909.

Dès ce moment, l'association Les Amis de Paulin Enfert présidée par René Locqueneux se porte comme acteur pour ouvrir la cause de béatification de ce témoin de la foi pour notre temps, ce bâtisseur d'œuvres pour l'Eglise.

En 2011, une nouvelle démarche est entreprise à l'instigation du promoteur de la Cause des saints au diocèse de Paris, l'abbé Joseph Choné. Un postulateur (l'abbé Jean-Charles Barboure, vicaire de la paroisse Saint-Pierre de Montrouge) est nommé, sans suite.

Entretemps, les membres de l'Association des Amis de Paulin Enfert ont entrepris un important travail d'archivage, de classement et d'inventaires des archives de la Mie de Pain, et particulièrement des dossiers concernant Paulin Enfert. Un répertoire est dès lors à disposition des membres d'une future commission historique.

En 2013, s'appuyant sur ces archives et les travaux de l'historien Michel Bée, Bernard Timbal Duclaux de Martin, bénévole de la Mie de Pain, publie aux Editions du Cerf le bel ouvrage « Paulin Enfert, le jongleur de Dieu ». La préface en est rédigée par l'ancien maire de Versailles, l'ex-député Etienne Pinte : « Paulin Enfert, surnommé le jongleur de Dieu,

a insufflé la présence chrétienne dans un des quartiers les plus pauvres de la capitale. Il est à cet égard un précurseur de l'abbé Pierre et du Père Joseph Wresinski, créateur d'Aide à toute détresse Quart Monde. Son œuvre est donc d'une très grande actualité dans la France

d'aujourd'hui qui compte plus de 8 millions d'hommes, de femmes et d'enfants qui vivent sous le seuil de pauvreté, dont 3 millions d'enfants. »

La demande de béatification avait subi un contre-temps du fait de la passation des pouvoirs demandée à l'évêque d'Orléans, dans le ressort duquel Paulin Enfert est décédé (à Gien le 1^o septembre 1922), en vue de confier les procédures à l'archevêque de Paris. En 2016, la Congrégation pour les causes des saints a transféré à ce dernier cette compétence pour la cause diocésaine de Paulin Enfert.

L'an 2016, soutenue par le groupe de prière Paulin Enfert, la démarche de béatification initiée par l'association des Amis est donc relancée par le Père Pascal Nègre, délégué épiscopal, et un nouveau postulateur de la cause (le Père Arnault Ménetrier) est nommé par le cardinal André Vingt-Trois en janvier 2017. Le 11 décembre 2017, Mme Catherine Prade, archiviste-paléographe, est nommée vice-postulatrice de la cause, avec l'accord de l'acteur.

II. Héroïcité des vertus :

II-1. Un témoin pour notre temps

« Comparé à d'autres figures de la charité chrétienne ayant œuvré en faveur des plus démunis, telles que Saint Vincent de Paul, Frédéric Ozanam, Don Bosco ou encore sœur Rosalie Rendu, le cas de Paulin Enfert est atypique à plus d'un titre. Simple laïc dans une Eglise encore majoritairement cléricale, il n'est de surcroît qu'un modeste employé menant de front sa vie professionnelle et la responsabilité de ses nombreuses œuvres qui l'occupent soirs et week-end. » B. Timbal Duclaux de Martin, Paulin Enfert, le jongleur de Dieu.

Une jeunesse engagée

De 7 à 12 ans, élevé à Gien chez ses grands-parents maternels, il est élève du collège des Pères Barnabites et il gardera sa vie durant des liens étroits avec ces religieux axés sur la prédication de l'Évangile (éducation, catéchèse, assistance aux prisons et aux hôpitaux). Ainsi, à la séparation de l'Église et de l'État, ceux-ci lui confieront-ils certains de leurs biens immobiliers. De ces années de présence à Gien, Paulin Enfert garde en particulier le vif souvenir de la dévotion de ses grands-parents Lefort et leur attachement à la célébration de la Fête-Dieu. Jusqu'à la fin de sa vie, il accorde une grande importance au déroulement de la liturgie de cette fête dans les locaux du patronage et il y participe avec grande piété. « *J'ai gardé de lui une image qui ne s'est jamais effacée de ma mémoire : celle d'un vieillard à genoux sur les cailloux de la cour, qui jetait des fleurs au Saint-Sacrement, avec des yeux qui reflétaient une foi et une joie indicible, au cours de la procession de la Fête-Dieu qui se déroulait alors dans l'enceinte du Patro.* » Chanoine Ponthieu, 1987.

L'influence de sa famille pendant ses années de jeunesse à Paris est difficile à percevoir par défaut de documentation. Ses parents ont fait baptiser leurs enfants, Paulin est lui-même le parrain de son jeune frère et homonyme Paulin. A une époque et dans un milieu (celui des artisans du cuir de la Bièvre) où la déchristianisation et le refus du baptême des enfants progressent sensiblement, le fait est notable, sans que l'on dispose d'informations sur une pratique religieuse en particulier pour son père. Celui-ci, Urbain, repartira vivre dans sa ville natale de Nevers, tandis que sa mère, Victorine Emmelina Lefort, vivra jusqu'à la fin de sa vie avec son fils et mourra dans les locaux du patronage. On peut la supposer bonne catholique, elle est inscrite à la confrérie des mères chrétiennes de la paroisse Sainte-Anne de la Butte aux Cailles, elle aide aussi au financement de ses œuvres. Mais la séparation de ses parents a probablement été une souffrance pour le jeune Paulin futur adepte d'actions en faveur des familles !

Les débuts de l'engagement de Paulin Enfert sont très précoces. D'abord élève à l'école communale tenue par les Frères des Ecoles chrétiennes 12 rue du Moulin des Prés, il est ensuite un membre actif des associations de loisirs (fanfare) et de sociabilité (association des anciens élèves) créées autour de cette école.

Dès son adolescence, il participe à l'animation des œuvres catholiques de jeunesse de son quartier (Saint-Marcel de la Maison Blanche) sous la responsabilité supérieure du curé de la paroisse. Il est membre actif de la Conférence de Saint Vincent de Paul implantée dans la paroisse. Après la Commune de Paris (1871), à la demande du curé, le Père Hutellier, se met en place une association de la Sainte-Famille, dirigée par Fernand Nicolaÿ secondé par Paulin Enfert : « *Cette œuvre a pour but d'assister et de regrouper les vieillards pauvres du quartier en des réunions hebdomadaires après la messe paroissiale* ».

Dès la déclaration de la guerre à la Prusse, en septembre 1870, à 17 ans, il s'engage comme garde mobile volontaire dans la Défense nationale. Il est alors sergent fourrier au 134^e régiment, au bastion 88 de l'avenue d'Italie. Il sera, quelques mois plus tard, profondément marqué par les événements désastreux de la Commune de Paris, et particulièrement par la fureur anti-chrétienne qui sévit dans son quartier d'enfance.

On ne connaît pas de documentation sur la vie sentimentale ou affective de Paulin Enfert durant sa jeunesse. Il a vécu quelques temps dans un milieu d'artistes quand il était céramiste 17 rue de la Colonie. Aucune amitié masculine ou féminine ne transparaît ni alors, ni par la suite.

Le « jongleur de Dieu »

« *Que sont les serviteurs de Dieu, sinon des espèces de jongleurs, ayant pour tâche de relever le cœur des hommes et de les pousser à la vie spirituelle ?* » Paul Claudel, Journal, décembre 1909.

Avec l'intuition profonde de « *la profondeur de la dimension spirituelle et religieuse qui en tout temps a caractérisé l'art dans ses plus nobles expressions* » (Saint Jean-Paul II, Lettre aux artistes, avril 1999), Paulin Enfert est conscient du caractère éducatif de l'art. A la fois prestidigitateur, saltimbanque, conteur, musicien, comédien, il se servira largement de ses talents pour attirer les jeunes, les instruire, leur procurer un emploi, les aider à débiter dans la vie. Bernard Timbal Duclaux de Martin, *op.cit.*

Il déploie dès son adolescence une grande activité d'animateur de spectacles, il multiplie les séances de prestidigitation, il ouvre un théâtre, il fabrique les décors et les costumes, il est le « jongleur de Dieu » dans les patronages d'apprentis, les cercles catholiques ouvriers, les ventes de charité des paroisses, les fêtes des écoles ou séminaires. Il développe ses contacts avec les jeunes, et sait en homme de spectacle confirmé, les accrocher, leur parler d'histoires simples, les faire réagir. Les dévotions des saints suscitent des rassemblements, des réalisations (pièces de théâtre, décors et statues), des prières à St Joseph, patron du patronage (en l'honneur de la religieuse de St Vincent de Paul qui a fortement soutenu l'initiative de création), à la Vierge Marie (une statue de la Vierge « à l'olivier » orne son bureau), à Jeanne d'Arc, qu'il honore de scénographies spectaculaires.

Paulin a l'habitude du public, il se forme en quasi-professionnel des fêtes de charité, s'entoure d'ânés solides. Ces activités contribuent certainement à son épanouissement personnel et à son apprentissage des relations sociales. Avec un sens inné de la communication, il multiplie les réseaux d'amitié qui lui seront utiles pour le développement de ses œuvres et de celles de nombreux autres patronages.

Une vie donnée

Paulin Enfert est d'abord chrétien : un chrétien affirmé, affiché, confiant et convaincu, qui trouve dans la foi le ressort de son énergie. « *Pour nous chrétiens, c'est dans notre foi que nous trouvons l'allégresse que nous deviendrons meilleurs, car demain est à nous si, par nos vertus, nous acquérons le droit d'espérer au bonheur éternel.* » (Le Petit Faubourien, 24 décembre 1909).

Paulin aime le Christ sur le crucifix, il rachètera en grand nombre les croix qui ornaient en particulier les salles d'hôpitaux, au moment où la République laïcisait les lieux publics et se débarrassait des emblèmes religieux. Il a une dévotion particulière pour la Vierge, et pratique une religion de « pauvre en esprit » attaché au « Bon Dieu » dont l'expression est compréhensible par les plus simples.

Ascétisme, frugalité, célibat assumé, don total de son temps et de ses biens – il met parfois son propre linge au Mont de Piété, sa vie entière est un grand exemple d'honnêteté, de rigueur, de générosité. Il construit son œuvre d'éducation et de charité dans un esprit profondément fidèle à l'Évangile. C'est pour catéchiser les jeunes qu'il aborde par les loisirs la mise en place progressive du patronage. Il consacre alors toute sa capacité d'imagination, d'organisation et de formation à cette œuvre. Inlassablement, il donne son temps (son ami proche, l'abbé Brongniart, parle de ses nuits de 4 heures), ses ressources, son enthousiasme au seul service d'une jeunesse qu'il espère conduire au Christ. Le sacrifice de sa vie personnelle et de sa vie familiale (à ne lire que sa correspondance conservée, on pourrait même ignorer qu'il a eu des frères et des sœurs) se traduit par un dévouement exigeant à la mission choisie. S'il a renoncé aux joies du mariage, il vit son célibat « *dans un rayonnement incomparable et une émanation de charité intégrale, une liberté parfaite qui ne donne pas de leçon et ne lie pas à des partis-pris* » (Souvenir d'un ami, 1915, cité par Michel Bée, Paulin Enfert et le patronage Saint-Joseph, Société d'histoire et d'archéologie du XIII^{ème} arrondissement, 2010).

Sa détermination et son humilité sont immenses : « *Notre œuvre est une œuvre de foi autant que de charité. S'il nous arrive par moments de plier sous la charge, ce ne sont que des faiblesses passagères : le courage nous revient car c'est l'œuvre du Bon Dieu que nous essayons de faire, et le Bon Dieu n'abandonne ni ses œuvres, ni ceux qui les font. Alors nous le prions avec une inaltérable confiance pour les bienfaiteurs qu'il nous envoie.* » Livret de Paulin Enfert, Patronage et œuvres ouvrières, 1900.

Et quand viennent vraiment des heures d'amertume et de déception, « cette belle âme » montre une grande bénévolaence : « *De tout cœur, j'ai de longtemps pardonné à M. de G. ses lettres injurieuses* ». En toutes occasions, il applique sa devise « Faire bien et laisser dire ».

Enraciné dans son époque, un apôtre dans son quartier

« *Je voyais, dans un des quartiers les plus révolutionnaires de Paris, un homme proclamer bien haut sa foi en Dieu, sa foi dans la Patrie, sa foi dans la paix sociale* ». (Témoignage). Paulin Enfert se verra sa vie durant comme un missionnaire laïc, appelé à une démarche d'apaisement et de réconciliation dans ce quartier très sensible, *où la croix reste largement à planter* » (Michel Bée), ce XIII^{ème} arrondissement particulièrement marqué par le siège de Paris et les violences de la Commune. Des témoins restent impressionnés par sa capacité à tenir à distance les mouvements de rue dans le quartier passablement agité au tournant du XX^{ème} siècle. Il place son journal, *Le Petit Faubourien*, sous la devise de « Dieu et Patrie », inscrite dans le réfectoire à côté de « Aimez-vous les uns les autres », ou « Crois, espère, travaille ». Il se trouve particulièrement à l'aise avec le souvenir de Jeanne d'Arc (béatifiée en 1909 et canonisée en 1920), non seulement à cause de ses séjours et passages à Orléans et à Gien, mais parce qu'elle représente un idéal de dévouement désintéressé au bien commun, pour le service de Dieu.

Hormis son refus de l'activisme des membres du Sillon dans le patronage, et le refus de tout amalgame : « *Ces réunions qui ont toute l'allure d'assemblées politiques et en sont en tout cas l'antichambre, provoquent la curiosité des jeunes gens et les attirent au détriment des réunions du patronage qu'elles paralysent quand elles ont lieu aux mêmes jours et heures* », Conseil intérieur, 13 mai 1896, il ne prend pas position ni sur le ralliement de Léon XIII à la République, ni sur les abbés démocrates.

La question de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, vécue sur un mode particulièrement agressif par les républicains de combat dans le XIII^{ème} arrondissement, le mobilise et il s'exprime avec fermeté dans des éditoriaux à propos de la persécution anti-chrétienne. A partir de ce moment, l'axe de sa vie est de protéger son œuvre contre la mainmise républicaine, et d'assurer une identité de présence chrétienne, jusque dans les activités sportives ou les vacances.

Un éducateur chrétien rigoureux

« *Le but du patronage est de parfaire l'éducation morale et chrétienne des enfants des écoles laïques, de les conserver vertueux et chrétiens, de les soustraire aux dangers de la rue, de leur procurer des jeux et des amis honnêtes, de les placer et de les surveiller en apprentissage, de développer dans leur cœur les sentiments du devoir, du patriotisme, de la bonté et de la charité, d'être enfin pour eux l'école du bien* ». P.E., Prospectus de 1914.

Comme responsable du patronage, un vrai souci éducatif, sans complaisance, lui paraît le meilleur service à rendre aux familles. Il suit de près le comportement de ses jeunes patronnés, le contrôle des absences, la tenue, les lectures font partie de sa responsabilité affirmée, autant que le soutien matériel en vêtements ou en alimentation, si nécessaire. Pendant quelques années, il accueillera chez lui, à demeure, des orphelins. Aucune affaire de mœurs dans ses rapports avec la jeunesse n'apparaît dans la documentation. Au contraire, l'attention des jeunes est constamment appelée au respect des règles morales et saines de la vie quotidienne. Ainsi tabac et alcool sont à éviter. Paulin Enfert veut écarter les tentations de la rue, il veillera, par exemple, à faire organiser le 14 Juillet des sorties qui empêchent les jeunes de tourner dans les bals du quartier.

Il peut se montrer sévère, il n'hésite pas à exclure du patronage ou des Conférences les éléments perturbateurs ou défaillants : « *Mon cher ami, j'ai eu le chagrin d'apprendre que la famille G. que la Conférence t'a fait l'honneur de te confier n'est pas visitée depuis longtemps. Je te savais sans énergie, je te croyais un peu de cœur. Veuille bien me rapporter les bons qui sont dus à ces pauvres gens, je les ferai porter par quelqu'un qui saura comprendre mieux que toi la joie qu'il y a de faire un peu de bien. Et si un jour, tu es malade ou malheureux à ton tour, tu te souviendras que peut-être par ta faute, la misère que tu aurais pu soulager a été négligée* ». P.E. 20 juillet 1921.

Le « petit Père » de la Maison-Blanche.

Très tôt, et de plus en plus dans sa maturité, Paulin Enfert se voit et est vu comme le père par les enfants du patronage, qui l'appellent « petit père » ou « papa Enfert » ! Il le reste même quand ils deviennent adultes. Les mariages d'anciens du patronage, ceux des « confrères » de la Conférence de Saint Vincent de Paul, sont l'occasion de fêtes chaleureuses où il est choyé. Fréquemment sollicité par des parents sur le choix d'un conjoint pour leur enfant, il manifeste alors fermeté de jugement, profond amour de ses « jeunes », confiance et espérance dans l'action de l'œuvre éducative réalisée. Pendant la Guerre de 1914-1918, les correspondances qui lui sont adressées témoignent de l'attachement respectueux et affectueux que beaucoup des anciens, alors au front, lui portaient. Paulin Enfert ne manque pas de publier dans les pages du *Petit Faubourien* les citations militaires et les décès des soldats du patronage.

II-2. L'Évangile en action. Un bâtisseur d'œuvres

« *Il y a près de 35 ans que j'ai commencé à faire le patronage aux enfants de notre faubourg. C'est ainsi que j'ai contribué à l'éducation chrétienne et morale de milliers et de milliers d'enfants... Il ne m'appartient pas de juger le bien qui a été fait, mais pourtant je puis considérer que deux paroisses sont sorties de notre œuvre (Ste Anne et St Hippolyte [sic]) et que ce quartier, où ont été assassinés les Dominicains d'Arcueil et qui passait pour un des plus mauvais de Paris, est aujourd'hui transformé à tout point de vue* ». (Brouillon de lettre, vers 1910).

Le service de l'Église dans la paroisse : le catéchiste.

Laïc engagé, Paulin Enfert s'est inscrit toute sa vie dans l'orientation pastorale de l'Église de Paris, et a œuvré pour la rendre visible. L'archevêque de Paris, le cardinal Richard, est vivement préoccupé par la christianisation de la population de ce quartier déshérité de Maison Blanche, et il s'intéresse en particulier aux orphelins enfants de communards. Dès lors, Paulin Enfert s'engage sans hésitation dans la catéchisation des jeunes apprentis et des enfants non scolarisés

dans les écoles catholiques du quartier. Il se met à la disposition du curé de l'église Saint Marcel de la Maison Blanche pour contacter dans la rue des jeunes éloignés de l'Eglise, leur donner un enseignement religieux (prière et catéchisme) pour les présenter au curé aux fins d'examen pour la première communion. Il est spécialement soucieux du catéchisme des persévérants, les « *persés* » (12 à 14 ans).

C'est sur le terrain appartenant au conseiller de Paris Jules Nollevall où il avait commencé à bâtir pour accueillir les enfants du patronage de la Maison Blanche que fut construite entre 1894 et 1912 l'église Sainte-Anne de la Maison Blanche devenue Sainte-Anne de la Butte aux Cailles. En 1902, le hangar du patronage Saint-Joseph rue Bobillot qui abritait la chapelle, les cuisines et le réfectoire de la Mie de Pain est détruit. L'édification d'une nouvelle chapelle est envisagée dans les nouveaux locaux rue Charles Fourier, et Paulin Enfert intervient avec autorité dans le programme de construction des bâtiments. Il fait réaliser par l'architecte Astruc une maquette et ouvre une souscription à laquelle il participe à hauteur de 50 francs « en mémoire de ses parents défunts ». Mais dans son esprit, cette chapelle ne doit pas se substituer à l'église paroissiale, qu'il considère comme devant être le premier point d'ancrage spirituel des enfants. Paulin Enfert n'a jamais été tenté d'imposer une pratique religieuse autarcique, de se substituer aux prêtres et de remettre en cause la primauté de la structure paroissiale traditionnelle. Il manifeste attachement et respect à l'égard du curé de la paroisse. Celui-ci est régulièrement invité aux fêtes et manifestations du patronage. Les vicaires de la paroisse sont les aumôniers du patronage, ils font partie du Conseil d'administration du patronage, et sont en charge de l'animation spirituelle par des éditoriaux et des articles parus dans « *Le Petit Faubourien* », le journal du patronage Saint-Joseph, par les prédications et les retraites de première communion, sacrement dont la préparation constitue la charnière de la formation religieuse des jeunes du patronage. Il arrive à Paulin Enfert de regretter que ces aumôniers ne manifestent pas tous la qualité de formation qu'il aurait espérée, mais ses relations avec les autorités ecclésiastiques sont bonnes. Quand des difficultés l'opposent à d'autres responsables catholiques (ainsi dans le cas de la séparation conflictuelle du patronage des Malmaisons, sous l'influence de Raoul de Güntz) l'archevêché lui apporte toujours un soutien bienveillant, alors même que des notables catholiques considérables soutiennent la position adverse. Dans le cadre des visites pastorales du vicaire général, Paulin Enfert présente régulièrement ses œuvres et le bilan qu'il juge modeste de son action au service de la paroisse. Mais les avis du curé et du visiteur soulignent l'importance de son action pour l'évangélisation des jeunes du quartier.

Le patronage, l'école du bien au service des jeunes

Au moment où un certain nombre de mesures annoncent la laïcisation concrétisée quelques années plus tard par la loi de séparation - le catéchisme est retiré du programme scolaire en 1882, les écoles communales sont retirées aux Frères des Ecoles chrétiennes -, les patronages « *ont bien été, à cette époque et pour tout un milieu, une suppléance d'Eglise* ». Yves Congar, *Vraie et fausse réforme de l'Eglise*, Paris, 1950.

C'est en 1887 que Paulin Enfert crée un patronage destiné aux enfants désœuvrés du quartier pauvre de la Bièvre. Dès 1890, 700 jeunes sont inscrits sur les registres du « patro », 200 sont

présents le dimanche, 100 le jeudi ... Dans le premier numéro du Bulletin des patronages et œuvres ouvrières de Saint-Joseph de la Maison Blanche et de la Sainte Famille des Malmaisons, *le Petit Faubourien*, en date d'août 1898, Paulin Enfert rappelle « *que le patronage est une œuvre de foi, et que chaque dimanche et chaque jeudi, on prie pour eux [les enfants], parents, amis et bienfaiteurs* ». Cette œuvre de formation et de préparation des jeunes à la vie chrétienne vise bien plus que la simple préservation d'adolescents mis à l'abri de la vie sociale, autre chose aussi que la construction d'un contre-monde idéalisé et replié sur soi. Elle offre des champs d'activité pour épanouir les jeunes et leur présente des œuvres et des occasions pour agir au service des autres.

Depuis Frédéric Ozanam, la Société de Saint Vincent de Paul, à laquelle est agrégé le patronage Saint-Joseph depuis 1889, est bien comprise comme un moyen de grouper des hommes et des jeunes gens catholiques, en vue de leur élévation mutuelle et de leur perfectionnement religieux personnel. Le Manuel de la Société de Saint Vincent de Paul pour les patronages constitue la colonne dorsale de toute l'œuvre de Paulin Enfert. La lecture en est faite, par chapitres successifs, dans les séances des conseils d'administration du patronage. La spiritualité vincentienne inspire les directives et les conseils de Paulin Enfert, ainsi qu'il le martèle dans ses éditoriaux du *Petit Faubourien* : « *Aider à l'éducation et à la formation chrétienne de la jeunesse ouvrière, notamment par le moyen de la pratique personnelle de la charité, lui procurer des distractions honnêtes, veiller à l'entretien et l'établissement de ses forces physiques et de sa santé, l'aider matériellement et moralement dans l'établissement de nouveaux foyers* » (P.E. 1920).

Une école d'apôtres intergénérationnelle

Une intuition spirituelle semblable se retrouve chez Don Bosco (1815-1888), son contemporain de Turin, et le prêtre salésien éducateur Jean-Marie Petitclerc ne dit pas autre chose que Paulin quand il affirme : « *Les jeunes ont besoin de rencontrer des adultes capables de leur dire : « J'ai besoin de toi, nous avons besoin de toi, ce que tu apportes est irremplaçable. Si comme le dit Luc dans les Actes des Apôtres, il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir, n'oublions pas que le plus grand bonheur qu'on puisse faire à l'autre, est de lui permettre de donner.* » Journal Holywins, interview Amaury Ollivier, 2009.

La pédagogie des patronages comporte à la fois l'entr'aide mutuelle et l'ouverture vers l'extérieur, comme occasion de formation et de réalisation de capacités personnelles dans le dévouement et la charité. Dans cet esprit, Paulin Enfert associe à l'animation du « patro » aussi bien des étudiants et élèves de classes préparatoires, les « confrères » du Cercle du Luxembourg, du collège Stanislas, ou du 104 rue de Vaugirard (foyer des frères maristes), des Petites Conférences de Saint Vincent de Paul, que les aînés du patronage, et les incite à prendre en charge les plus jeunes. Paulin Enfert leur rappelle sans cesse le fondement chrétien de leur action, il leur enseigne aussi que faire l'œuvre de Dieu, c'est se laisser dépendre de la charité des autres. Apprendre à faire confiance et à remercier élargit leur cœur. Avoir l'occasion de donner à ses frères le pain quotidien donne l'expérience vécue qui permet de vérifier que Dieu n'abandonne pas les siens.

Plusieurs vocations sacerdotales sont nées de ce terreau de foi et de charité, ainsi celle de l'abbé Brongniart, adjoint puis directeur du patronage de 1922 à 1929, le premier successeur de Paulin Enfert : « *Ce zélé Apôtre de la Maison-Blanche et du quartier Mouffetard est une des figures que j'ai le plus admirées parmi les admirables types de défricheurs rencontrés dans ce pays nouveau de mission : la mission de Paris* ». Pierre Lhande, La Croix sur les Fortifs, 1931.

L'Œuvre de la Mie de Pain, une école pratique de la charité chrétienne.

« *La salle se vide et se remplit tant qu'il y a des pauvres à la porte. Il suffit d'avoir faim pour avoir droit. A chaque fournée, on dit un Pater pour les parents, les amis, les bienfaiteurs* ». P.E., 1900.

En 2017, différentes manifestations ont marqué le 400ème anniversaire des œuvres de Saint Vincent de Paul, tandis que l'œuvre de la Mie de Pain fêtait ses 130 ans. Le mouvement vincentien auquel Paulin Enfert resta attaché toute sa vie met toujours l'accent sur le service aux plus défavorisés, dans un esprit de charité chrétienne, et fait voir le visage du Christ dans les plus pauvres. Et c'est bien par amour des pauvres que fut créée l'œuvre la plus attachante et la plus connue de Paulin Enfert. C'est le soir de Noël 1891 que des enfants du patronage se désolèrent de n'avoir rien à donner à manger aux pauvres qu'ils visitaient. « *Puisque tant de gens ont en ce moment des mies de pain à mettre sur le bord d'une fenêtre [pour nourrir les oiseaux], pourquoi n'irions-nous pas leur en demander pour en donner aux pauvres qui n'en ont pas ?* » La Mie de Pain était née, qui verra défiler parmi ses bénévoles de nombreuses personnalités telles Charles Péguy, le jésuite Pierre Lhande, les frères écrivains Jean et Jérôme Tharaud, ou encore l'animateur de radio Jean Nohain.

Pour les jeunes du patronage, tellement émus au spectacle de la misère toute proche des vieillards sans ressources qu'ils commencèrent à leur servir une soupe, la Mie de Pain constitue cette véritable « école pratique de la charité » dont l'orientation est soulignée par la présence dans le réfectoire d'un grand crucifix et de l'inscription évangélique : « Aimez-vous les uns les autres ». Cette soupe populaire est servie pendant les mois de grand froid. Dans les années 1900, une saison représente 50 000 rations préparées par les écoliers, les apprentis, les jeunes ouvriers du quartier, les étudiants et servies dans la légendaire marmite régimentaire qui trônait dans ses débuts au cœur de la salle du patronage, à l'emplacement du lieu qui deviendra celui de l'autel de l'église Sainte-Anne de la Butte-aux-Cailles. « *Paulin Enfert et les confrères servaient eux-mêmes. J'ai servi, moi aussi, mais je vous jure que je ne l'ai point fait par vertu. Je l'ai fait, parce que c'était un noble jeu, qui emportait avec lui son puissant intérêt, et parce que tout le monde en faisait autant, simplement, sans phrase, avec joie.* » (Joseph Ageorges, L'Express du Midi, 29 octobre 1922).

Au-delà du Patro, un soutien des familles.

En avril 1903, à Gien où il passe chaque année quelques jours de vacances, Paulin Enfert rachète sur ses deniers personnels aux Pères barnabites leur propriété de Montbricon, aux fins de

création d'une colonie de vacances pour le patronage Saint-Joseph. Dans ce hameau, il organise aussi pour les familles des anciens du patronage et les familles des employés de sa compagnie d'assurances des séjours gratuits de vacances d'été. Nous pouvons considérer que Montbricon a été l'un des premiers villages familiaux de vacances, et que Paulin Enfert a été un précurseur dans l'histoire des congés payés.

En deçà de cette organisation des vacances des familles modestes du quartier, une aide permanente est proposée par le patronage. Des orphelins sont provisoirement recueillis et logés, puis placés auprès de familles ou dans des orphelinats dont le patronage paie la pension. Cette aide aux familles prévoit aussi le cas de jeunes incorporés, dont les parents ou eux-mêmes peuvent avoir besoin d'aide pendant la période du régiment. Un secrétariat des pauvres est fondé en 1893, des confrères y sont disponibles deux fois par semaine, pour rédiger la correspondance de jeunes qui veulent renouer avec leur famille, aider les sans papiers ou sans argent, guider les personnes démunies dans leurs démarches juridiques...

Une autre aide consiste dans l'organisation d'un vestiaire des pauvres. Un ouvrier récupère, nettoie, répare, achète et distribue des vêtements à des familles désignées et visitées, on se préoccupe de procurer le costume de première communion, de chausser les enfants, d'habiller les jeunes apprentis, ou les personnes en quête d'emploi. Il arrive à Paulin Enfert de ravauder lui-même durant la nuit des vêtements offerts.

« M. Enfert est à lui tout seul la famille des pauvres. Cette famille a envoyé comme les autres ses fils à la guerre, et, tandis que le « père » (c'est ainsi qu'ils nomment M. Enfert) aidait, du secours moral et patriotique, ses enfants soldats, il soutenait à Paris ses obligés habituels. Repas, vêtements, asiles des réfugiés, parrainage de soldats, hôpital auxiliaire, correspondance régulière, pain du corps et pain de l'âme, tels sont les multiples devoirs auxquels se consacre l'active bonté de M. Enfert ». Gabriel Hanoteaux, directeur de l'Académie française, 28 novembre 1915.

Au cours de la guerre, Paulin Enfert publie un prospectus qui recense l'impressionnante liste des *« Œuvres qui dépendent du patronage et ont pour but l'accomplissement de ce programme »* :

1° « La Mie de Pain ». Pendant les mois d'hiver, il est distribué chaque soir jusqu'à un millier de soupes aux indigents... Le service est fait volontairement par les enfants et jeunes gens du patronage. Le réfectoire est resté constamment ouvert depuis le début de la guerre.

2° La Caisse d'épargne, pour encourager les enfants à l'économie.

3° La bibliothèque populaire (composée exclusivement de livres moraux et instructifs).

4° Le placement et la surveillance des enfants en apprentissage.

5° Le vestiaire des pauvres. Il est distribué par an plusieurs milliers de vêtements.

6° Deux colonies de vacances où sont envoyés au grand air les enfants du patronage pendant la belle saison.

7° Deux petites Conférences de saint Vincent de Paul, composées d'enfants du patronage qui vont visiter à domicile des familles de pauvres vieillards et leur porter secours.

8° Un hameau familial comprenant un certain nombre de pavillons où les familles des anciens membres mariés du patronage peuvent l'été aller passer un mois à la campagne (à Gien, Loiret).

9° Un secrétariat des pauvres où l'on donne à ceux qui s'y présentent les conseils et la direction nécessaires pour suivre leurs affaires.

10° Une Société de gymnastique et de préparation militaire « U.S.M.B. ». (Quand la guerre s'est déclarée, plus de 60 de ses membres étaient pourvus du brevet d'aptitude militaire).

Il faut y ajouter dès les premiers mois de guerre les distributions de vivres et de charbon, l'ouvroir pour les femmes sans travail, les 60 lits de l'hôpital auxiliaire pour les blessés militaires, l'hospitalisation des familles réfugiées, la constitution d'un garde-meuble pour fournir un mobilier sommaire aux victimes de la guerre des pays envahis au moment de leur retour dans leurs foyers dévastés.

« Dans la tourmente de l'heure actuelle, qui par tant de deuils et de larmes, aura réalisé l'égalité dans la douleur, nos œuvres, en provoquant un rapprochement entre le riche et le pauvre, auront cette conséquence bénie, d'apporter l'apaisement et la consolation aussi nécessaires à celui qui protège qu'à celui qui est secouru. » P.E., Prospectus 1914-1918.

L'abbé Pierre, le Père Joseph, Armand Marquiset, Mère Teresa de Calcutta n'ont pas dit autre chose.

III. Éléments de biographie

« Plus tard, j'ai souvent repensé à cette image et à ce contraste entre la modestie de l'instrument et la grandeur de l'œuvre réalisée, et il m'a semblé qu'il n'y a pas d'autre explication que celle de la puissance de la grâce se déployant dans la faiblesse humaine. »

Chanoine Ponthieu, Homélie du Centenaire, 1987.

Alexis-Paulin Enfert est né à Nevers le **4 juillet 1853**. Son père, Urbain Enfert, lui-même né à Nevers en 1826, est le fils d'un paysan devenu gendarme et est ouvrier-tanneur en recherche de travail. Sa mère, Victorine Emmelina Lefort, est la fille d'un artisan sabotier vigneron à ses heures, demeurant à Gien (Loiret). De leur union, naîtront, outre Paulin, Julie Marie Pauline en 1851, Alexandrine Marie Louise en 1861, Louise (1863-1887), et enfin un deuxième garçon également prénommé Paulin, né en 1865. Dans ses dernières années, il semble que le couple Enfert ait vécu séparé, Urbain revenu à Nevers où il décède en 1890, et Emmelina vivant chez son fils dans les locaux du patronage Saint-Joseph où elle décède en décembre 1897.

En 1857, Paulin Enfert arrive à Paris avec ses parents. Jusqu'en 1863, ils vont déménager, au gré des naissances, de la rue Poliveau à la rue des Gobelins, puis la rue Saint-Hippolyte jusqu'à la rue Gérard prolongée (actuelle rue Père Guérin) où Urbain Enfert s'installe à son compte en 1863, sous l'enseigne « Enfert corroyeur ». Il travaille ses peaux au moulin à tan du Moulin-des-Prés sur la Bièvre. La famille s'installe ensuite avenue d'Italie au numéro 61, définitivement ancrée dans le XIIIème arrondissement. Ce faubourg de la Maison Blanche et de la Butte aux Cailles, qui appartenait jusqu'en 1860 à la commune de Gentilly, avait été annexé au territoire de Paris. Cette « zone » de terrains vagues, de fossés, de remblais, de carrières, de marais, de jardins potagers, de prés et de glaciers fut peu à peu urbanisée, viabilisée, domestiquée. Le paysage construit se compose de petites maisons avec ou sans jardins, de petits immeubles au confort relatif, de vrais immeubles bourgeois (la Maison Blanche, avenue d'Italie, avenue d'Ivry) mais aussi de bicoques et de baraquements en matériaux disparates (les Malmaisons). Le quartier où Paulin Enfert grandit reste d'une très grande précarité, et les enfants dont les parents sont artisans ou petits commerçants n'ont la plupart du temps que la rue pour terrain de jeu.

De 1860 à 1865, Paulin séjourne longuement chez ses grands-parents maternels à Gien, où il fréquente le collège des Pères Barnabites auxquels il devra les fondements de sa vie spirituelle. A Paris, il est inscrit à l'école communale tenue par les Frères des Ecoles chrétiennes 12 rue du Moulin-des-Prés ; il y gardera de nombreuses attaches et activités après sa scolarité.

En septembre 1870, il a juste 17 ans. Dès la déclaration de guerre à la Prusse, il s'engage comme « moblot » dans le 134ème bataillon des Mobiles, où il est affecté au poste et grade de sergent-fourrier. Il subit les rigueurs du siège de Paris, et les bombardements proches sur la Glacière et le Luxembourg. L'épreuve de l'humiliation et de la défaite fonde en lui un vif amour de la France. Libéré du service à la capitulation et la chute de Paris, dès l'armistice signé le 23

janvier 1871, il quitte Paris pour aller se reposer à Gien. Il n'assiste donc pas à la bataille de la Butte-aux-Cailles les 24 et 25 mai, au terme de laquelle les bataillons de Fédérés commandés par Walery Wroblewski sont finalement contraints à la retraite après avoir repoussé quatre assauts des troupes versaillaises.

Le vendredi 26 mai 1871, de retour dans son quartier, Paulin Enfert aperçoit dans les fossés creusés dans les terrains vagues de la Butte à Cochons de nombreux cadavres de fédérés, gens du quartier, élèves de son école, ouvriers compagnons de son père, fusillés par les Versaillais. Mais dans la cour de son école rue du Moulin-des-Prés, où il s'est directement rendu, il tombe sur les corps du Père Eugène Captier et des quatre autres dominicains d'Arcueil, massacrés la veille par les Communards avec huit civils au 38 avenue d'Italie et déposés là momentanément par l'abbé Guillemette vicaire de la paroisse Saint-Marcel de la Maison Blanche avant d'être ramenés à Arcueil, où leur collège servait d'ambulance pour les combattants blessés pendant la guerre !

« Partagé entre le désaccord avec les insurgés qui ont provoqué la guerre civile et manifesté tant de haine à l'égard des prêtres et de la religion, et la pitié à l'égard de son peuple vaincu et malmené, il fait l'expérience de l'immense effort qui va être nécessaire pour faire prendre conscience aux dirigeants de leurs responsabilités sociales, mais aussi pour éclairer les jeunes ouvriers et leurs parents sur les préjugés qui les éloignent de la foi chrétienne. Tout cela sans peur, sans haine. On peut dire qu'il a tenu ce programme, dont il s'est fait une règle toute sa vie. » Michel Bée, op.cit.

Libéré de ses obligations militaires après un an de service effectué sur place à Paris comme secrétaire d'un colonel, Paulin poursuit les activités associatives qu'il a déjà engagées dans les œuvres catholiques. Ses débuts professionnels sont plus hésitants. Il s'installe 17 rue de la Colonie, tâte du métier d'artiste en céramique (en souvenir de Gien ?), fait de la barbotine en compagnie du peintre Eugène Carrière, essaie de devenir échetier dans un journal financier, et finit par trouver **le 21 mars 1887**, un emploi d'agent à la Compagnie des assurances générales (aujourd'hui Allianz) 87 rue de Richelieu, dans le 2ème arrondissement de Paris. Avec un premier salaire de 185 francs par mois, il se fixe définitivement dans cet emploi, à cette adresse où il se rendra désormais du lundi au samedi, jusqu'à la fin de sa vie, à 69 ans, sans avoir pris sa retraite.

Dans son métier d'assureur, il développe une capacité d'organisation de travail en équipe et une maîtrise des dossiers qui lui permettent de devenir un bon professionnel et un conseiller très sollicité par les responsables des œuvres chrétiennes d'enseignement et de loisirs.

Dans sa seconde activité d'animateur, le soir et le dimanche, il passe maître dans l'organisation et la réalisation de spectacles au bénéfice des œuvres catholiques. Il se spécialise dans la prestidigitation, anime des séances de physique, des expériences fantastiques, des spectacles costumés, et se fait connaître largement à Paris et dans des villes de la province proche. Il est « Jongleur de Dieu » dans les patronages d'apprentis, les cercles catholiques ouvriers, les ventes de charité des paroisses, les fêtes d'établissements religieux, collèges et séminaires. Il se crée à la fois un réseau de relations dans les milieux catholiques actifs et il se construit une expérience directe de travail dans les œuvres, et de contact avec les jeunes.

Dans tout le secteur compris entre la place d'Italie et les bastions à l'est de l'avenue de Choisy, on ne compte qu'une paroisse, celle, récente, de Saint Marcel de la Maison Blanche, dont l'église modeste se dresse à l'angle de l'avenue d'Italie et de la rue de Tolbiac. Paulin en est un paroissien actif, il rejoint notamment la section de la Société Saint Vincent de Paul. En compagnie d'autres laïcs, il visite les familles pauvres du quartier, les personnes isolées ou malades.

Au début des années 1880, la laïcisation de l'école s'accélère, le catéchisme est retiré des programmes scolaires et les Frères des Ecoles chrétiennes perdent la direction des écoles communales. Il y a donc place en dehors de la classe, pour une œuvre destinée à préparer les enfants de l'école laïque au catéchisme de première communion. Encouragé par le curé de la paroisse, l'abbé Hutellier, puis l'abbé Rataud, le petit groupe de Saint Vincent de Paul se fixe comme tâche de catéchiser les « retardataires », ces jeunes de treize à quinze ans qui n'ont pas encore fait leur communion et sont trop âgés pour fréquenter les catéchismes paroissiaux.

En 1884, Paulin croise chaque jour l'un de ces jeunes, orphelin de la Commune, élevé sans instruction religieuse par un couple de chiffonniers. Le jeune Marcel prend vite l'habitude d'aller chaque soir en cachette chez Paulin apprendre son catéchisme, puis il est présenté au curé de l'église Saint Marcel pour y faire sa première communion. Au fil des mois, Paulin préparera de nombreux autres jeunes à la communion. Mais il percevra vite qu'il fallait prendre en charge non seulement l'éducation religieuse de ces jeunes de la rue, mais aussi leur formation culturelle, sociale et sportive.

Durant l'été 1887, pour aller à la rencontre des enfants de son quartier et gagner leur confiance, Paulin commence par se faire marchand de coco, cette boisson faite de bâtonnets de réglisse macérés dans de l'eau citronnée et transportée sur les épaules du marchand dans une fontaine de tôle peinte. Bien sûr, Paulin offre les verres de coco aux petits qu'il rencontre. Au fil des semaines, Paulin parvient à faire connaissance d'une trentaine de jeunes qu'il entreprend de réunir régulièrement, d'abord dans le parc Montsouris, puis dans les fossés des fortifications de Thiers, qui seront progressivement détruites après la Guerre de 14. Il s'est équipé de ballons, de cordes, d'échasses, de guignol ou de jeux de quilles, qu'il transporte dans une charrette à bras louée chaque dimanche. Les sorties se concluent par une « petite exhortation affectueuse » de Paulin, suivie d'une courte prière récitée debout, avant le retour.

« Un jour de dimanche, je vis à Paris ce spectacle étrange et sublime... Au milieu d'un terrain vague, une roulotte de saltimbanque se dressait pitoyable et délabrée. Assis sur la plate-forme, un jeune homme enseignait le catéchisme à une vingtaine d'enfants en guenilles, petits gueux venus des maisons voisines, groupés devant lui, attentifs et silencieux... L'homme à la roulotte était un modeste employé, au cœur bravement chrétien, qui de ses économies gagnées à la sueur de son front, avait acheté la voiture, loué le terrain, fait une crèche, semblant de patronage où chaque dimanche, il réunissait une petite compagnie d'enfants pauvres. » Témoignage cité par Bernard Timbal, *op.cit.*

En mars 1888, sœur Joséphine Liaud, supérieure des Filles de la Charité de la rue Vandrezanne, sollicite Jules Nolleva, paroissien de Saint Roch et conseiller référendaire à la Cour des Comptes, pour venir en aide à Paulin Enfert. Comme son épouse Lucile, Jules Nolleva est « un

de ces riches sur qui ne tomba jamais le Vae de Notre Seigneur » P. Lhande, *op.cit.* « *Je paierai le loyer* » avait-il dit à Paulin. Celui-ci parvient ainsi à louer 50 avenue d'Italie un hangar qu'il équipe de trapèze, balançoire, table et bancs. Ce premier local inauguré le 1er juin 1888 se révèle trop petit dès l'hiver 1888, tant la demande grandit. Mais fort de l'appui de la Société de Saint Vincent de Paul et du curé de la paroisse Saint-Marcel, Paulin Enfert peut envisager la création d'un patronage qui, en hommage à Sœur Joséphine Liaud, prendra le nom de Patronage Saint Joseph de la paroisse Saint Marcel de la Maison Blanche.

Un terrain vague de 2 800 m², situé au contact de la Maison Blanche et de la Butte aux Cailles, à l'angle des rues de Tolbiac et Bobillot, est loué avec promesse de vente par Jules Nollevall et mis à la disposition de Paulin Enfert. Celui-ci y transporte immédiatement la roulotte, fait clôturer le terrain d'une palissade en planches, y installe un portique et commence à damer la cour boueuse par temps de pluie. La construction d'une modeste salle en charpente et carreaux de plâtre achève la sédentarisation du patronage. La devise en est bien « *de conserver vertueux et chrétiens les enfants des écoles laïques, de les soustraire aux dangers de la rue, le dimanche et le jeudi, de leur procurer des jeux et des amis honnêtes, de les placer et les surveiller en apprentissage.* » Une cérémonie de bénédiction des nouveaux locaux du 186 rue de Tolbiac est organisée **le 16 décembre 1888** par le premier président du patronage, l'avocat Alfred Nollevall, et son directeur Paulin Enfert, en présence des différentes autorités ayant pris part à la fondation : les membres de la Société de Saint Vincent de Paul, le président de la jeune Conférence de Saint-Roch, le clergé paroissial de Saint-Joseph, dont le vicaire Desormeaux qui devient le premier aumônier du patronage, le curé de Saint-Roch et les représentants d'autres patronages parisiens.

En décembre 1889, le patronage Saint-Joseph est agrégé aux patronages de la Société de Saint Vincent de Paul de Paris. Paulin rechigne parfois à transmettre les statistiques de fréquentation nécessaires au calcul des subventions trimestrielles que la Société de Saint Vincent de Paul lui alloue en retour : « *Est-ce saint Vincent de Paul qui a inventé les statistiques ? Tenait-il registre du bien qu'il faisait ? C'est à mon corps défendant que j'en subis l'usage !* ».

Dès les premiers jours, la question financière est prégnante, comme l'écrit Paulin Enfert sur les registres des séances du conseil intérieur réuni chaque dimanche soir : « *... au plus bas, déficit, toujours vide, caisse vide, puits sans fond...* ». Les dépenses et les remboursements liés à la construction des premiers locaux siphonnent l'essentiel des ressources et imposent une récolte continue de nouveaux fonds. L'argent provient essentiellement des sermons de charité dans les paroisses des beaux quartiers de Paris, des recettes des kermesses, fêtes foraines, concerts, séances d'escamotage assurées par Paulin ou par les loteries organisées dans d'autres paroisses ou cercles catholiques de la capitale. Les appels suscitent également des dons généreux de la part de paroisses ou de particuliers aisés. Ces manifestations visent à faire connaître l'œuvre dans le quartier, à attirer d'autres enfants ou des personnes prêtes à s'investir au patronage. Au fur et à mesure de l'augmentation du nombre d'enfants (passé en 10 ans de 250 à 700), il faut en assurer l'encadrement. Le patronage recrute dans d'autres patronages parisiens, dans les cercles d'étudiants catholiques et dans les différentes Conférences de Saint Vincent de Paul avec lesquelles il est déjà en contact.

Les « confrères », terme qui désigne les membres des Conférences de Saint Vincent de Paul, sont essentiellement issus du Cercle du Luxembourg, de son vrai nom Cercle catholique des étudiants de Paris. Reconnaisables à leur béret blanc, ils sont chargés de l'encadrement des différentes sections, organisées en fonction de l'âge ou de l'assiduité des enfants. Les enfants de 9 à 12 ans sont regroupés dans la section des catéchistes (carte verte) qui a pour but de les préparer à la première communion, ceux de 12 à 14 ans dans la section des persévérants (carte jaune), les plus grands accédant à la section des moyens (carte rouge). Les plus de 16 ans font partie du Petit cercle, et les 18 ans du Grand cercle, l'élite du « patro », parmi laquelle on recrute des futurs confrères pour aider à l'encadrement des plus jeunes. Une place particulière est faite aux membres des petites Conférences de Saint-Vincent- de- Paul, recrutés parmi les plus grands du patronage, comme la Conférence Saint-Joseph qui visite les vieillards et assure à ses membres chaque dimanche une instruction qui les aide à prendre en charge l'enseignement du catéchisme des « retardataires », ou comme la Conférence Saint-Paulin, créée en mars 1892 avec des apprentis de 12-13 ans qui distribuent des bons de pain lors de la visite aux vieillards « déshérités ».

Le fonctionnement interne du patronage est bien connu grâce aux procès-verbaux des séances du conseil d'administration, rédigés par Paulin Enfert. Ce conseil d'administration est composé de laïcs, hommes d'œuvres, paroissiens de Saint-Marcel ou d'autres paroisses. Alfred Nollevall est président à vie, Paulin comme directeur du patronage assure toutes les fonctions exécutives, y compris les questions financières. Il s'appuie sur un conseil intérieur composé des « confrères », aînés du patronage, étudiants du cercle du Luxembourg avec leur aumônier, enseignants et grands élèves du collège Stanislas (où naîtra le mouvement du Sillon) et prêtres et séminaristes animateurs au patronage.

Entre 1850 et 1887, date de l'arrivée de l'abbé Jean-Marie Miramont comme curé de la paroisse Saint-Marcel de la Maison Blanche, la population est passée de 7 000 à 30 000 habitants, et la modeste église de l'avenue d'Italie se révèle trop petite. **En 1891**, pour répondre au désir du curé de construire un nouveau lieu de culte, Jules Nollevall se porte acquéreur du terrain au carrefour Bobillot-Tolbiac, sur lequel est installé le patronage de Paulin Enfert, et le cède par acte notarié à la fabrique de la paroisse Saint-Marcel de la Maison Blanche pour y construire une église dédiée à sainte Anne (la première pierre de l'église fut posée en juin 1894). « *Comme indemnité d'expropriation, M. Nollevall s'est engagé à donner au patronage, aux mêmes conditions locatives et avec la même promesse de vente, un terrain voisin de double contenance sur lequel il fera réédifier un nouveau local pour l'œuvre.* » (Conseil intérieur, 3 juin 1891). Or depuis trois ans, Paulin Enfert avait multiplié les constructions, une salle de réunion de 360 m², une autre petite salle, un théâtre, une cour bétonnée, et des toitures en zinc. Les projets de déménagement obligent à envisager de nouveaux travaux pour de nouvelles installations et Paulin d'écrire : « *J'envisage avec effroi le moment où il faudra l'an prochain déménager, démolir, reconstruire et emménager. Ce sera une grosse dépense de main d'œuvre et de temps.* » Avec l'aide de l'architecte Astruc, de nouveaux locaux pour le « patronage des petits » sont aménagés en mars 1893 sur l'espace de terrain non utilisé pour la construction de l'église. Il s'agit maintenant de construire le « patronage des grands ». En mai 1903, Paulin Enfert fait l'acquisition sur ses propres deniers d'un grand terrain de 4 000 m² au 16/26 rue Charles

Fourier. Il faut alors bâtir du solide et du présentable, car les bâtiments sont destinés à durer, pour accueillir le théâtre, les installations de sport et la Mie de Pain.

Décembre 1891 : au domicile de Paulin Enfert 61 avenue d'Italie, la petite Conférence de Saint Vincent de Paul du patronage Saint-Joseph se réunit pour réfléchir à l'organisation de nouvelles œuvres charitables. L'idée de créer une soupe populaire qui jaillit chez ces jeunes fils d'ouvriers, à peine plus argentés que les familles modestes ou les vieillards à qui cette soupe est destinée, fait résonner de façon concrète le récit biblique de l'obole de la pauvre veuve « *qui a donné de son nécessaire tout ce qu'elle possédait, tout ce qu'elle avait pour vivre (Marc, 12)* ». Avec la caisse de la petite Conférence, les jeunes achètent une marmite de l'armée, des gamelles et des cuillères régimentaires, puis, tandis que Paulin s'occupe du pain, ils entament une collecte auprès des commerçants du quartier qui leur fournissent légumes, graisse et bois en abondance. La marmite est installée au centre de l'unique salle du patronage. Le premier soir, à la fin du repas, Paulin Enfert remercie la vingtaine de personnes présentes d'être venues, malgré la neige et l'inconnu, partager un modeste souper dans la salle du patronage de la rue Bobillot : « *C'est aussi, pour vous, nous faire la charité que de nous donner l'occasion de nous dévouer. Merci d'être venus, de ne pas nous avoir abandonnés à une vaine tentative. Si le Bon Dieu le permet, nous continuerons à faire de la soupe chaque soir tant que dureront les froids* ».

L'œuvre de La Mie de Pain qui vient de naître sera en 1902 définitivement fixée rue Charles Fourier. Chef d'œuvre de la charité de Paulin Enfert, elle est son plus constant souci, sa préoccupation majeure, et donc sa principale raison de se confier à la Providence. Jamais il ne refuse l'accueil et l'accès au réfectoire et même pendant les années de guerre, il ouvre la porte plus largement vers les familles nombreuses. La Mie de Pain est pour lui l'occasion préférée, privilégiée, de rencontrer et d'échanger des moments d'amitié et de reconnaissance avec ces pauvres du quartier qu'il aime. « *Il faut voir avec quel respect il recevait les pauvres, avec quelle délicatesse il faisait à haute voix, au milieu d'eux, la prière pour remercier Dieu de lui avoir permis de leur donner ce jour-là leur pain quotidien.* » Abbé Brongniart, M. Paulin Enfert, septembre 1922.

En 1892, un évènement fait date dans l'histoire du jeune patronage : l'Académie française décerne à Paulin Enfert le prix Montyon de vertu, attribué chaque année à des personnes s'étant livrées à des actions charitables, courageuses ou exemplaires. C'est l'homme politique Emile Ollivier qui prononce le traditionnel discours accompagnant la remise d'une médaille commémorative et du prix de 2 000 francs. Fait rare, Paulin Enfert recevra une seconde fois le prix Montyon en 1915.

En 1897, Paulin Enfert entreprend d'étendre l'expérience du patronage de la Maison Blanche sur un autre quartier du XIIIème arrondissement, de l'autre côté de l'avenue d'Italie, entre la rue de Tolbiac et les fortifications, le quartier des Malmaisons. Il commence par l'achat d'une boutique de coiffeur abandonnée ruelle des Malmaisons, assez grande pour y enseigner le catéchisme le dimanche à des garçons aînés, puis il achète bon marché des terrains vagues et des fondrières, il y déplace la roulotte et fait bénir le lieu par l'abbé Miramont **le 24 novembre 1897**. L'année suivante, il achète un terrain de 2 500 mètres carrés pour un patronage de filles, et loue avec promesse de vente un terrain y attenant pour les garçons.

Pensant avoir tiré les leçons de l'expérience faite à Saint-Joseph, il veut disposer d'un vaste terrain qui permette d'envisager un groupe d'œuvres considérable. Pour le local, il a acheté quatre fermes métalliques du palais des Beaux-Arts à l'Exposition universelle, et pour 24 000 francs de fers et de matériaux que son ami l'architecte Astruc va utiliser pour les transformer en chapelle et local du patronage. La chapelle doit aussi servir de chapelle paroissiale de secours, tout en dépendant de la paroisse Sainte-Anne.

L'animation du patronage est confiée à un groupe d'aînés de Saint-Joseph parmi lesquels le jeune Raoul de Güntz, dont le père promet d'investir de l'argent pour aider son fils, et la sœur de prendre en main le patronage de jeunes filles. L'abbé Audollent, futur vicaire général, prend en charge l'aumônerie. Raoul de Güntz est l'un des principaux collaborateurs de Paulin Enfert, et comme directeur du patronage des Malmaisons, il se dévoue à sa tâche « de façon touchante ». Mais dès le printemps 1898, il met pratiquement Paulin en demeure de se dessaisir de son œuvre, en le forçant à opérer la séparation financière du patronage des Malmaisons. Le conseil d'administration consent à la séparation des deux œuvres, et Paulin Enfert en **février 1901** considère que le patronage Saint-Joseph n'a plus rien à voir avec celui des Malmaisons.

Au fil de ces années, Paulin est parfois pris de lassitude : « *J'ai la grande douleur de constater que nos œuvres ne sont pas en progrès, malgré les efforts et le dévouement de tous ceux qui y collaborent [...] C'est une multitude d'enfants se renouvelant sans cesse qui passe dans ce patronage, il en est inscrit pour le moins un millier chaque année. Combien en reste-t-il ? Combien persévèrent, combien grandissent dans la maison ou restent fidèles à son enseignement ? C'est la très infime minorité, le résultat n'est pas en rapport avec l'effort. Je suis très confus, Monsieur l'archidiacre, de vous dévoiler le déchirant pessimisme dont je souffre, mais mon état d'âme est tel que si je n'avais pas une foi profonde, je serai bien près d'être découragé* ». Visite pastorale de **1907** dans la paroisse Sainte-Anne.

En **1909**, une seconde paroisse va pourtant naître de ses œuvres : sur une partie des terrains du patronage des Malmaisons ouvrant sur l'avenue de Choisy, la construction d'une nouvelle église dédiée à saint Hippolyte est confiée à l'architecte Jules Astruc. La première pierre est posée le 27 juin 1909 et l'église presque achevée est consacrée par le cardinal Amette archevêque de Paris le **1er mai 1910**.

Sur la paroisse Sainte-Anne, le poids financier de la Mie de Pain augmente. Peu à peu le conseil de direction de la Mie de Pain subventionne des activités du patronage, comme le « secrétariat des pauvres » ou le vestiaire : « *Il est très naturel que cette œuvre qui au début devait rayonner seulement sur les familles visitées par les petites conférences, et qui a maintenant pris une importance inattendue, autant par le nombre de personnes secourues que par sa situation financière, vienne à son tour en aide à l'œuvre mère.* » Mais les deux œuvres restent liées malgré les tentatives du cercle du Luxembourg et de l'abbé Fonssagrives, désireux de se rattacher l'œuvre de la Mie de Pain.

1914 : A la déclaration de guerre, Paulin Enfert âgé de 61 ans n'est pas mobilisé et demeure à la direction de ses œuvres. Mais la conscription saigne les effectifs du cercle des grands du

patronage, 180 d'entre eux sont mobilisés et une trentaine de confrères, parmi lesquels l'aumônier l'abbé Brongniart, partent également pour le front, où le clergé de la paroisse Sainte-Anne est particulièrement décoré pour son courage.

En vertu de l'agrément signé en 1894 avec la Société de secours aux blessés militaires, une partie des locaux du patronage rue Bobillot est transformée en hôpital militaire.

Le 20 octobre 1915, une explosion se produit dans une fabrique de grenades installée rue de Tolbiac, à proximité de l'église Sainte-Anne et des deux patronages, faisant 43 morts (dont le vice-directeur du patronage Henri Thomine, qui était dans la cour du presbytère) et 93 blessés. Les dégâts matériels sont considérables.

« *Après deux ans de guerre, notre pauvre patronage n'est plus que l'ombre de lui-même* » P.E., 1916. A la signature de l'armistice en 1918, le bilan est lourd : sur 220 jeunes et confrères mobilisés, une soixantaine ont été tués, une plaque commémorative célébrant leur mémoire est apposée en 1920 au patronage ; elle est encore visible à l'entrée du Refuge. Dans la section des moyens, une douzaine d'enfants seulement continue à fréquenter le « patro » et le dimanche, à peine une cinquantaine d'enfants sont présents à l'église Sainte-Anne. Quelques membres de la petite Conférence de Saint Vincent de Paul continuent courageusement à visiter les pauvres du quartier. En revanche, la Mie de Pain, associée dès le début de la guerre à la grande œuvre du Secours national, multiplie les services et ne désemplit pas. A Gien, le hameau familial de Montbricon également mis à contribution permet d'accueillir plusieurs familles de réfugiés.

Au lendemain de la guerre, inspiré par l'initiative de l'abbé Lemire, Paulin crée encore l'Œuvre des jardins ouvriers sur des lopins de terre entre la porte de Gentilly et la Poterne des Peupliers. Mais il a sans doute le sentiment de vieillir et de devoir préparer sa succession. Son vœu est de créer un dispositif assurant que son cher patronage puisse persévérer dans la continuation de sa ligne. Le capital foncier et immobilier apporté par la veuve de Jules Nollevall décédé en 1911 et par lui-même, est le gage de durée de l'œuvre. Mme Nollevall apporte 52/54 rue Bobillot 1 200 m² de terrain et 650 m² de constructions, tandis que Paulin Enfert apporte les immeubles construits de ses deniers 52/54 rue Bobillot et 4 000 m² de terrains et constructions 16/26 rue Charles Fourier. En janvier 1920, il réécrit les statuts du patronage qui en **août 1920** se constitue en association de type loi 1901, à l'instar de l'Union Sportive de la Maison-Blanche gérée par les jeunes du patronage et constituée en association depuis 1909. La nouvelle association prend le nom de « **Patronage et œuvres ouvrières de Saint Joseph et œuvres de la Mie de Pain** ». Le siège est 54 rue Bobillot, au domicile de Paulin. L'article 14 des nouveaux statuts l'installe membre à vie du conseil d'administration et directeur à vie de l'association, « *en considération tant de l'apport de son patrimoine que son dévouement aux œuvres qui lui doivent à la fois leur création et leurs moyens d'existence* ». Michel Bée, op.cit., p. 29.

Juillet 1922 : Paulin Enfert fête son 69ème anniversaire, mais il continue à se rendre chaque jour à son bureau de la rue de Richelieu, où il est maintenant chef de service. Il ne veut être à charge de personne, et il a grand besoin de son salaire et de ses primes d'assurances pour continuer à financer ses œuvres. Fin août 1922, il prend le train pour Gien, où il va passer quelques jours de vacances avec plusieurs anciens dont Maurice Josse, un de ses collègues de la Compagnie d'assurances générales et trésorier de l'association.

C'est Maurice Josse qui au matin du **1er septembre 1922** déclare à la mairie de Gien le décès de Paulin Enfert, qui s'est éteint à Montbricon au cours de la nuit précédente, entouré de ses amis et muni des sacrements de l'Eglise.

Après de premières obsèques célébrées dans l'église Saint Pierre-Saint Louis de Gien le mardi 5 septembre, le cercueil de Paulin Enfert est rapatrié à Paris. Une seconde cérémonie d'obsèques est célébrée le dimanche 10 septembre à l'église Sainte-Anne de la Maison-Blanche, cette première paroisse poussée sur la terre de son patronage. Sous une pluie torrentielle, plusieurs milliers de personnes suivent son corbillard jusqu'au cimetière de Gentilly, allée des Amandiers, dans la concession familiale.

« Ici, tous l'ont connu, aimé et vu à l'œuvre, il est comme toujours présent. Tout est plein de lui, si je puis dire. C'est à lui qu'on pense toujours, que tout se rapporte, c'est de son exemple, de ses désirs, de sa tradition que tous cherchent à s'inspirer. Il était et il restera le maître de la maison. Les hommes comme Monsieur Enfert sont rares. Félicitons-nous d'avoir eu le rare bonheur de l'approcher, de l'aimer et d'en être aimés et cherchons, pour nous montrer dignes de lui, à faire de notre mieux pour continuer son œuvre. » Emile-Paul Jarriand, président de l'association, P.-V. de l'Assemblée Générale de l'association du 24 juin 1923.

IV. Liste chronologique des mentions de réputation de sainteté de Paulin Enfert

1898. « *L'œuvre de la Mie de Pain* ». Joseph BERGERON, dans La Revue philanthropique. Joseph Bergeron prônait un enseignement social. Il fut Secrétaire général du collège libre des sciences sociales de 1900 à 1929.

1899. « *Le merveilleux apôtre du peuple que fut Paulin Enfert* ». Actes du 32ème Congrès de l'Union des œuvres ouvrières catholiques de France, Montpellier, 1899. Edition François VEUILLOT, page 189.

1899. « *Cette grande école de la charité... La grande famille du patronage... Tendre affection pour le chef de cette famille... Le soin paternel de ses enfants... Heureux de se voir déjà " grand-père "* ». Henri THOMINE, Le Petit Faubourien, avril 1899. Vice-président du patronage, Henri Thomine est décédé pendant l'explosion de l'usine de grenades de la rue de Tolbiac le 20 octobre 1915. Il souligne dans le journal du patronage la paternité spirituelle de Paulin Enfert.

1900. « *Ceux qui veulent !* ». Pierre L'ERMITE, La Croix, 21-22 octobre 1900. Pierre l'Ermitte, alias Mgr Edmond Coutil, curé de Sainte-Odile, était journaliste au journal La Croix. Dans cet article, il admire l'audace et la persévérance de Paulin Enfert. L'abbé Brongniart raconte à propos de la Mie de Pain : « *Une année, nous avons eu alerte : plus d'argent que pour une semaine, et nous étions à mi-février. C'est alors que j'ai couru chez Pierre l'Ermitte. Il a écrit son article de La Croix. Nous avons été sauvés...pas un instant, je n'ai douté de la générosité de la France.* »

1901. « *L'héroïsme des humbles* ». C. BERTHET, barnabite, dans Messager de Saint-Paul. Bulletin mensuel des Pères barnabites, Clercs réguliers de St Paul, février 1901.

1901. « *Il est des hommes qui ont le génie de la bonté. La Mie de Pain, le mérite infini des "philanthropes" de la Butte aux Cailles* ». Henri de NOUSSANNE, dans Le Monde illustré, 16 février 1901.

1903. « *Avec la très vive gratitude de l'administration diocésaine* », Benjamin-Octave ROLAND-GOSSELIN, Lettre à Paulin Enfert, juillet 1903. Mgr Roland-Gosselin fut en 1902 nommé sous-directeur des œuvres et vocations de l'archevêché de Paris, et à ce titre nommé chanoine, avant de devenir évêque auxiliaire de Paris, puis évêque de Versailles.

1915. « *Le don total de soi-même, rayonnement incomparable, émanation de charité intégrale* ». Lettre d'un ancien patronné de M. Enfert (écrite au front) / Déposition pour le Prix Montyon de l'Académie française.

1915. « *...L'esprit de dévouement et d'abnégation qui atteint chez M. Enfert un degré, si j'ose dire, séraphique. Ce qui impressionne [...] c'est le don total ; c'est un rayonnement incomparable, une émanation de charité intégrale [...] spontanée, vivante ; c'est la charité créatrice.* » Rapport sur les prix de vertu, par M. Gabriel HANOTAUX de l'Académie française (qui cite une attestation du Maire du XIIIème arrondissement de Paris), 28 novembre 1915.

1922. Abbé Marcel BRONGNIART, Nécrologie de Paulin Enfert, septembre 1922.

1922. « *Sa bonté fut son génie, sa lumière, son talent. Avec sa bonté, il fit une œuvre, une grande œuvre, mais une œuvre toute de bien. Il mit son art à fabriquer sa vie, en ne pensant qu'à celle des autres... La vie coule, mais pour nous, pauvres diables, petits amateurs de la vertu, maigres dilettantes de l'apostolat, les belles figures d'un Paulin Enfert ou d'un Saglio restent des lumières que nous regardons toujours sans jamais les atteindre* ». Joseph AGEORGES, dans L'Express du Midi, Organe de défense sociale et religieuse, Toulouse, 29 octobre 1922. Ancien confrère du patronage, journaliste et homme de lettres, membre de l'Académie française, Joseph Ageorges fut en 1954 nommé Président d'honneur du Syndicat des journalistes français et de l'Association de la presse catholique de France.

1924. « *Tout est imprégné du souvenir de cet homme de bien... les œuvres du Bon Dieu...* ». Procès-verbal du conseil d'administration du patronage Saint-Joseph, présidé par M. FANARD, Président de la commission des patronages de la Société de Saint-Vincent de Paul de Paris.

1925. « *Le total désintéressement, le dévouement généreux, le zèle inlassable, l'esprit surnaturel de ce grand homme de Dieu. Sa vie fut toute à Dieu, à ses chers enfants et aux pauvres. Dieu l'a récompensé. Les enfants vénèrent sa mémoire, les pauvres bénissent sa charité tant les bienfaits continuent à se répandre sur eux.* » Abbé MILLET, curé de la paroisse Sainte-Anne, Rapport pour la visite pastorale, 1925.

« *Nous avons appris de M. Enfert à ne voir en ces misérables que les membres souffrants de Jésus-Christ, à ne pas les juger, mais à les recevoir avec respect car ils ont faim, nous souvenant de l'Evangile.* » Abbé Marcel BRONGNIART, Le Petit Faubourien, avril 1925.

1929. « *Monsieur Enfert avait suivi l'exposé du jeune conférencier de ses yeux vifs, en perpétuel mouvement, sous les sourcils froncés, de ses yeux habitués à fouiller les recoins des âmes et ceux de la misère. Une approbation sobre, à son habitude, mais nette, cordiale... Ce soir-là, dans son esprit, l'œuvre de la Mie de pain venait de naître* ». Pierre LHANDÉ, Le Christ dans la banlieue. T.III, La Croix sur les Fortifs, Librairie Plon, 1931, page 39 (reprise de 3 articles parus dans la revue jésuite Les Etudes en 1927-1928).

1937. « *Nous autres, les anciens, il nous reste un grand devoir de reconnaissance à remplir envers cette œuvre qui nous a formés à la vie chrétienne qui est le plus grand bien ici-bas. Que Monsieur Enfert et tous ceux qui nous ont fait du bien soient bénis et que cette œuvre devienne de plus en plus prospère, c'est ce que nous demandons à Dieu chaque jour.* » Charles REGUIN, témoignage manuscrit (8 pages).

1937. « *Cette image émouvante du vieillard simple comme un enfant qui jette des fleurs à la Sainte Hostie : toute la perfection de cette vie étonnamment féconde se traduit dans ce geste de foi et d'amour* ». Abbé René PONTHEU (directeur du patronage Saint-Joseph) dans le périodique « La Butte aux Cailles », mai 1937.

1952. « *Mes rencontres avec Charles Péguy et Paulin Enfert à l'œuvre de la Mie de Pain de la Maison Blanche* ». Dr Henry LARDENNOIS, conférence prononcée à Reims le 28 octobre 1951, publiée dans Bulletin de la Société médicale de Saint Luc, février 1952.

1956. J. MORIENVAL, article « ENFERT (Paulin) » dans l'encyclopédie « Catholicisme, hier, aujourd'hui, demain », T. IV, col. 187-188.

1957. « *A la source, Paulin Enfert, un vrai chrétien vivant de foi, d'espérance et de charité* ». Abbé Claude BAUGNIET, Sermon pour les 70 ans du patronage. Vicaire de la paroisse Sainte-Anne, l'abbé Baugnier fut directeur du patronage de 1960 à 1965.

1960. « *Obsédé de la charité comme le bon Monsieur Vincent, Don Bosco, Charles de Foucauld, Albert Schweitzer, un saint laïque* ». Pierre DIDIER, "Un Noël de Paulin Enfert", dans le périodique « La Butte aux Cailles », décembre 1960.

1962. « *C'est Dieu qui a écrit cette histoire dans le livre des âmes!* ». Abbé Claude BAUGNIET, Sermon pour les 75 ans du patronage.

1969. « *Gamin du quartier et homme de génie...grand chrétien ; un saint était parmi nous, le Père Enfert* ». M. PAULO, Discours pour l'inauguration du Foyer Paulin Enfert, dans « La Butte aux Cailles », novembre 1969. Ancien du patronage, M. Paulo était adjoint au maire du XIIIème arrondissement.

1970. « *Chaque année, le 11 novembre, une délégation vient prier sur la tombe de celui qui fit tant pour la jeunesse du quartier* ». Philippe MARLÉ, dans « La Butte aux Cailles » décembre 1970-janvier 1971.

1984. « *...le père du quartier de la Maison-Blanche : le Seigneur est là* ». Lucien MEUNIER, ancien confrère, Lettre à son grand ancien Louis Brunet, 19 décembre 1984.

1987. « *Une immense action de grâces - une foi à transporter les montagnes -une charité immense sensible à toute pauvreté - une humilité qui touche le cœur de Dieu* ». Chanoine René PONTTHIEU, Homélie de la messe du centenaire de la Mie de Pain, 14 juin 1987. Le chanoine Ponthieu, né en 1910, fut ordonné prêtre du diocèse de Paris en 1935. Il fut directeur du patronage Saint-Joseph (1936-1940 puis 1945-1949), curé de Cachan (1949-1957), puis à Paris curé de l'Immaculée Conception (1957-1972), curé-doyen de Saint-Paul-Saint-Louis (1972-1980) et enfin chanoine titulaire de Notre-Dame jusqu'à son décès en 1988.

1991. Attribution à la Mie de Pain de la **Médaille internationale humanitaire** par l'Institut international de promotion et de prestige. O.N.G. affiliée à l'Unesco, Fondation du centre international de Genève.

« Par cette attribution, notre Institut entend honorer de façon publique une institution caritative, assez longtemps méconnue - dont la création est entièrement due à la foi et la volonté d'une personne de condition modeste qui a consacré sa vie à venir en aide aux déshérités - et qui est cependant un des plus anciens et des plus grands centres d'hébergement privés en France », 27 février 1991.